

Anne Carson

Deux poèmes

traduits de l'anglais par Claire Malroux

Anne Carson est née en 1950 dans l'Ontario, au Canada. Helléniste, professeur à l'Université McGill de Montréal et aux États-Unis, elle a publié au cours des dix dernières années des livres qui ont aussitôt attiré l'attention du public et des critiques par leur originalité. Les titres en révèlent le caractère insolite : *Plainwater* et *Glass, Irony and God* (1995), *Autobiography of Red : A Novel in Verse* (1998), *Economy of the Unlost* (1999), *Men in the Off Hours* (2000), *The Beauty of the Husband* (2001). Anne Carson écrit des essais poétiques combinant les saveurs et les douleurs de l'expérience vécue avec une érudition qui va bien au-delà de sa connaissance de la littérature grecque. Les deux poèmes ci-dessous sont extraits de *Men in the Off Hours*. Le second, *Lazare*, fait partie d'une série intitulée *TV Men*, dans laquelle Anne Carson imagine l'intrusion de la télévision dans les domaines de l'épopée, de la folie créatrice, de la philosophie et de la poésie. *Glass, Irony and God* qui inaugurerait cette série paraîtra aux éditions José Corti en 2004 sous le titre « Verre, ironie et Dieu ».

ESSAI SUR CE QUI OCCUPE LE PLUS MES PENSÉES

L'erreur.

Et ses émotions.

Être au bord de l'erreur est une situation de peur.

Être en pleine erreur un état de folie et de défaite.

Prendre conscience qu'on a commis une erreur suscite honte et remords.

Est-ce vraiment le cas ?

Voyons un peu.

Quantité de gens dont Aristote juge l'erreur
un phénomène mental intéressant et appréciable.

Analysant la métaphore dans la *Rhétorique*

Aristote dit qu'il y a 3 types de mots.

Les étranges, les ordinaires et les métaphoriques.

« Les mots étranges nous intriguent simplement ;
les mots ordinaires traduisent ce que nous connaissons déjà ;
c'est par la métaphore que nous pouvons appréhender quelque chose de neuf
et d'inédit »

(*Rhétorique*, 1410b,10-13).

En quoi consiste l'inédit de la métaphore ?

Aristote dit qu'elle permet à l'esprit de se saisir

dans l'acte de commettre une erreur.
Il décrit l'esprit comme avançant sur une surface plane
de langage ordinaire
lorsque soudain
cette surface se rompt ou se complique.
Émerge alors l'imprévu.

Au début il paraît étrange, contradictoire ou faux.
Puis il prend sens.
Et à cet instant, selon Aristote,
l'esprit se retourne vers lui-même et constate :
« C'est bien vrai, et pourtant je m'étais trompé ! »
Des erreurs vraies de la métaphore on peut tirer une leçon.

Non seulement que les choses sont autres qu'elles paraissent
et que nous nous trompons sur elles,
mais que cette façon de se tromper est appréciable.
Ne lâchez pas ce fil, dit Aristote,
il y a là beaucoup à voir et à sentir.
Les métaphores exercent l'esprit

à goûter l'erreur
et à apprendre
par la juxtaposition de *ce qui est* le cas et de *ce qui ne l'est pas*.
Un proverbe chinois dit :
Le pinceau ne peut écrire deux lettres d'un même coup.
Et pourtant

c'est exactement ce que fait une bonne erreur.
En voici un exemple.
Il s'agit d'un fragment de poème grec ancien
qui contient une erreur d'arithmétique.
Le poète semble ne pas savoir
que $2+2 = 4$.

Fragment 20 d'Alkman :

*(?) a créé trois saisons, l'été
l'hiver et l'automne le troisième
et quatrième le printemps quand
il y a des fleurs mais pas assez
de quoi manger.*

Alkman a vécu à Sparte au VIIe siècle avant J-C.
Sparte était une cité pauvre

et il est peu probable
qu'il ait mené une existence d'homme riche ou bien nourri.
Ce fait constitue l'arrière-plan de ses observations
qui s'achèvent sur la faim.

La faim semble toujours
une erreur.
Alkman nous fait vivre cette erreur
avec lui
par l'usage efficace d'une erreur quantitative.
Pour un pauvre poète spartiate qui n'avait plus rien

dans son garde-manger
à la fin de l'hiver –
voici que vient le printemps
telle une pensée après coup de l'économie naturelle,
quatrième d'une série de trois,
qui déséquilibre son arithmétique

et lui fait enjamber le vers.
Le poème d'Alkman se brise à mi-chemin d'une brève d'iambe
sans expliquer
l'origine du printemps
ni pourquoi les nombres ne nous aident pas
à mieux dominer le réel.

Il y a trois choses que j'aime dans ce poème.
La première, c'est qu'il est court,
léger
et d'une sobriété plus que parfaite.
La deuxième, qu'il semble suggérer des couleurs comme le vert pâle
sans jamais les nommer.

La troisième est qu'il réussit à introduire
quelques grandes questions métaphysiques
(comme Qui a créé le monde)
sans analyse patente.
On remarque que le verbe « a créé » au premier vers
n'a pas de sujet : (?)

Il est très inhabituel en grec
qu'un verbe n'ait pas de sujet, en fait
c'est une erreur grammaticale.

Les purs philologues vous diront
que cette erreur est un simple accident de transmission,
que le poème tel que nous le possédons

est à coup sûr un fragment
provenant d'un texte plus long
et qu'Alkman a presque certainement
nommé l'agent de création
dans les vers qui précèdent.
C'est possible.

Mais, comme vous le savez, le principal but de la philologie
est de réduire tout plaisir du texte
à un accident de l'histoire.
Et cela me gêne qu'on prétende savoir exactement
ce qu'un poète veut dire.
Alors laissons le point d'interrogation à sa place

au début du poème
et admirons le courage d'Alkman
pour affronter ce qu'il met entre parenthèses.
La quatrième chose que j'aime
dans le poème d'Alkman
c'est l'impression qu'il donne

de laisser échapper la vérité malgré lui.
Plus d'un poète aspire
à ce ton de lucidité irréfléchie
mais peu l'obtiennent avec des moyens aussi simples.
Naturellement sa simplicité est feinte.
Alkman n'est pas simple du tout,

c'est un maître forgeron –
ou ce qu'Aristote appellerait un « imitateur »
de la réalité.
L'imitation (*mimesis* en grec)
est un terme collectif désignant chez Aristote les erreurs vraies de la poésie.
Ce que j'aime dans ce terme

c'est la facilité avec laquelle il accepte
que ce que nous poursuivons en écrivant des poèmes soit l'erreur,
la création volontaire d'une erreur,
la cassure délibérée et la complexité de fautes

d'où puisse naître
l'imprévu.

Ainsi un poète comme Alkman
élude la peur, l'anxiété, la honte, le remords
et toutes les autres émotions stupides liées à l'acte de commettre des fautes
pour s'attaquer
au fond du problème.
Le fond du problème pour les humains est l'imperfection.

Alkman enfreint les règles de l'arithmétique,
met en péril la grammaire
et gâche la prosodie de ses vers
pour nous mettre devant ce fait.
À la fin du poème le fait demeure
et Alkman a sans doute aussi faim.

Pourtant quelque chose a changé dans nos attentes.
Car en se trompant,
Alkman a parachevé quelque chose.
Il a même
fait plus que cela.
Et d'un seul coup de pinceau.

HOMMES DE LA TÉLÉ : LAZARE

LE DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE : VOIX HORS CHAMP

C'est vrai, j'avoue éprouver un certain malaise quand je pense
aux motifs que j'ai
de tourner ce documentaire.
Curiosité malsaine d'un genre qui n'est que trop commun de nos jours
en matière de catastrophes. J'écoutais

un négociateur de la paix dans les Balkans
parler l'autre jour à la radio
de sa vocation :
« Nous roulions dans ces lieux dévastés, je ne savais pas grand-chose
de cette région, mais j'étais

fasciné par ses horreurs. Je n'avais jamais rien
vu de pareil.

Je l'ai magnétoscopé.

Puis j'ai envoyé un mémo de 13 pages à l'ONU avec mes suggestions. »
Cette personne était un membre

du Comité de Secours International,
pas un homme de la télé.

Mais vous pouvez voir

à quel point l'attrait est irrésistible. Le désir de traiter les horreurs
et de bâtir une théorie à leur sujet.

Mais mon assistante de réalisation agite les bras
pour me presser

de poursuivre le scénario.

Le nom de Lazare est une abréviation de l'hébreu *El'azar*,
qui signifie « Dieu a aidé ».

Depuis longtemps je m'intéresse à ces personnes.

Il semble que souvent, dans le cas

des saints ou des martyrs, par exemple,

Dieu les aide à encourir beaucoup plus de souffrances
que sans son concours. Par ailleurs,

voilà quelqu'un comme Lazare, un homme
sans importance particulière,

à qui il prodigue

l'ultime faveur, sans explication, puis qu'il l'abandonne
de nouveau à son insignifiance.

Nous restons sur la question : *Pourquoi Lazare ?*

Ma théorie est

que Dieu veut que nous nous posions cette question.

Après tout, s'il y avait une qualité que possédait Lazare,
un critère d'excellence

qui lui ait valu d'être choisi

pour qu'on le fasse revenir

de la mort,

nous rivaliserions tous les uns avec les autres pour l'acquérir.

Mais si

le don de Dieu est simplement fortuit, eh bien
pour commencer
ça donne
une émission de télé plus intéressante. On peut voir le choix de Dieu naître
de l'envers sombre de la raison

comme une nouvelle planète. Inutile de faire l'histoire
de cette planète,
elle n'est qu'une imitation.
Comme Lazare est une imitation du Christ. Comme la télé est une imitation
de Lazare. Comme nous sommes vous et moi une imitation de

la télé. Déjà vous observez
que bien que je ne sois
qu'un directeur de la photographie,
j'ai saisi certaines notions fondamentales avancées en premier lieu par Platon,
à savoir que notre réalité n'est qu'un poste de télé

dans un poste de télé dans un poste de télé, que nul ne regarde
sauf Socrate,
qui a modifié
le canal en 399 avant J.-C. Mais mon lien avec Lazare est plus profond, en
fait
je suis pris de nausée quand je dois affronter

la perspective de devoir tout recommencer.
Chaque fois que je dois
lever mon clap et annoncer :
« Prise 12 ! » ou « Prise 13 ! » puis « Prise 14 ! »
je ne puis réprimer mon dégoût.

La répétition est horrible. Le pauvre Lazare n'a pu savoir
qu'il était
une imitation du Christ,
mais qui peut douter qu'il ait compris, peu après qu'on l'eut arraché
de sa chaude petite couche dans la terre

que son ère de répétition commençait.
Lazare Prise 2 !
Pauvre goutte !
Comme un peu de sel retombe dans le sablier. Ou peut-être ma pitié
est-elle mal placée. Certains jugent Lazare chanceux,

comme Beckett qui l'appelle « Heureux Larry » ou Rilke
qui parle
du moment dans un jeu
où « le pur trop-peu bascule dans le vide de l'excès ».
Voilà, j'explique que mon documentaire

se centre entièrement sur cet instant, l'instant du basculement.
Avant et après
ne m'intéressent pas.
Vous ne verrez pas de clips de vidéo familiale avec Lazare
en short faisant la course avec ses sœurs pour gravir une colline.

Ni Marthe et Marie assises côte à côte sur le canapé,
expliquant comment elles se débrouillent
à la maison
avec un mort qui s'assoit à table. Pas de tribune d'experts
délibérant pour savoir qui est la vraie victime.

Notre séquence commence et se termine sur ce moment de totale
innocence
et gymnastique –
lorsque Lazare tette la première goutte de l'après-vie
au mamelon de sa vieille mort.

J'ai placé partout sur le sol de petits micros
pour capter
la magie
de la vermine dans ses dix doigts et j'attends, un peu en retrait,
le miracle.

LAZARE SE MET DEBOUT : DÉCOUPAGE

Que se passe-t-il pour un cadavre mis en terre ?

Les nuages ont l'air d'une fourrure blanche feutrée.
Qui sont les animaux ? Il a oublié la différence
entre proche et lointain.
Des bêtes rondes et roses viennent sur lui.
Des roses jaillissent des fluides
certains sombres (venant des yeux), d'autres sonores (venant de la bouche).

Ses os se déplacent en lui comme une brume,

ils flottent à la surface, puis obliquement.

Je ne veux pas voir,

se dit-il avec douleur

tandis qu'une masse de couleur foncée

traverse son champ de vision

et qu'un

étrange

lait argent

emplit l'espace,

est pris dans la brume,

tord tous ses os vers l'extérieur où ils s'enflamment dans l'air.

La brûlure

de ses os

indique à Lazare où se trouve chacun d'eux.

Et ainsi

avançant malgré lui vers la solidité –

bien qu'il résiste et cherche en gémissant à se retourner –

Lazare se coagule

cependant qu'avec un sifflement derrière lui

les panneaux coulissants se referment

et que sur son dos son âme se congèle en gouttes de chrysolite

qui presque aussitôt s'évaporent.

Lazare

(quelqu'un prononce son nom) – son nom !

Et à ce nom (qu'il connaissait)

pas seulement un grondement des ténèbres

tout le poids

du squelette

subit une pression,

l'écrase au fond du creux où il gisait

comme un pétale

mouillé

sous un amas de meubles.

Et le second état de son humanité commence.

Car le mobilier se rétrécit sur lui comme un travail d'os
non seulement de volume mais
de secret volume –
où des doigts vont fouillant
dans des tiroirs
et sous
des couvercles de boîte qu'on force,

raflent de muets vêtements de blancheur,

et des souvenirs refluent de son esprit vers son cœur –
il revoit quelqu'un debout sur le seuil.
Une haleine blanche dans l'air glacé.
Marie. Marthe.
Lin d'un même silence.
Lazare – de nouveau la voix
et pourquoi ne pas

la gravir

là où elle monte en spirale
et le lie à un point brillant
parmi les mouvements nocturnes du monde en sorte qu'à présent
il se dresse
appuyé contre une cage de chaudes pressions d'air venant d'autres personnes
et il sent plus qu'il n'entend
la voix (de nouveau)

comme du sel frotté dans une plaie à vif –

Lazare!
Une écume de feu recouvre son esprit.
Elle s'écoule vers l'envers de sa langue,
lutte un peu,
fend la coquille
et pousse un cri bleuâtre qui se transmet aussitôt à l'âme.
Marthe!

crie-t-il, en laissant un endroit ébouillanté

sur la tombe dont les vagues battent contre nos visages.
Maintenant nous connaissons la différence
(vie ou mort).
Pendant un instant elle déchire nos cœurs.
Qu'on lui enlève le linge du visage,
dit tranquillement le réalisateur.